

DÉCALAGE naturel

Jamais AVARE de *bonnes idées*, François CURLET s'est fait une *spécialité* des TELESCOPAGES visuels et culturels, déployant une *imagerie MARQUÉE* par la DÉCOUVERTE amusée d'un QUOTIDIEN que l'on ne voit pas. Des CHOCS qui, par leur justesse et leur FINESSE, provoquent SOUVENT des électrochocs.
Par FRÉDÉRIC BONNET

Qu'il lâche une autruche sur un sol de béton frais pour en conserver les empreintes (*Boulevard*, 2004) ou qu'il déploie des petits pois géants dans un espace très étroit (*Interludes*, 2001), qu'il édifie une noix de coco surdimensionnée (*Coconutour*, 2002) dans laquelle on prend place pour regarder sa vision des aventures d'Ann Lee ou qu'il «logoïse» des djellabas devenues Adidas, Nike ou Fila (*Djellabas*, 1998), François Curlet opère toujours des déplacements d'images et de signes aux conséquences inattendues. L'humour ravageur et pince-sans-rire de ses propositions fait toujours mouche, évoquant tout droit le plat pays où il a élu domicile pendant de nombreuses années. Un humour qui lui permet d'entrevoir et de nous offrir une autre réalité, un autre espace que le formatage du regard et des consciences nous interdit formellement. Il revient à la Maison rouge avec ses complices du groupe Donuts pour en investir le patio, entre froide efficacité et sourde ironie, pour notre plus grand plaisir.

— D'où est venue cette association avec les graphistes de Donuts ?

FRANÇOIS CURLET : J'ai remarqué leur travail quand je vivais en Belgique. Ils avaient conçu une charte graphique très réussie pour toute la gamme des produits blancs, des produits premier prix pour les supermarchés Delhaize. Je les ai rencontrés pour réaliser un catalogue, et l'idée a été de faire un produit blanc supplémentaire. Ils l'ont fait, en remplaçant la marque par mon nom ! Puis en 2004, nous avons été invités à intervenir au Printemps pour la Nuit blanche. Nous avions de nouveau envie de collaborer, et cela a généré cette fusion où les choses se répartissent très simplement.

— Et le projet pour le patio de la Maison rouge ?

Nous nous sommes concentrés sur la fonction des lieux et son esthétique qui a une connotation sociale marquée. C'est un lieu créé par un collectionneur et supporté par des collectionneurs et des amateurs d'art. Avec la cafétéria qui y est juxtaposée, le mobilier, etc., on y a trouvé un aspect club house, genre cafet de club de tennis ou de golf. Et donc une esthétique très flagrante qui colle à l'image du collectionneur. Nous avons donc proposé un projet intitulé «Spotless for connoisseurs», basé sur l'idée que toute la fondation serait une aire de jeu sans «spot», sans la situation de jeu. Et nous utilisons l'atrium comme espace de démonstration, un showroom pour des accessoires de golf. En quelque sorte, nous teintons l'espace en accessoire. Cela suscitera sans doute quelque confusion.

— Pourquoi êtes-vous allé vivre en Belgique à 22 ans ?



VUE DE L'EXPOSITION «COCONUTOUR». LE BLAC, BRUXELLES (2002) ET SÉRIGRAPHIE SUR PAPIER, DESIGN BY M/M PARIS, CI DESSUS.



MOONWALK (2003)

J'avais fini mes études aux Beaux-Arts et j'y avais déjà des contacts. Je m'y retrouvais plus ou moins pour les choses personnelles qui sont de l'ordre de l'imaginaire ou du feeling. Et j'aimais la façon dont les choses circulaient, de manière moins formelle et hiérarchique. J'ai décidé d'y avoir une vie d'artiste, d'y travailler, d'y exposer... Même si je vis de nouveau en France, je me sens assimilé à la Belgique. Une amie m'a un jour qualifié de «Belgoïde», c'est amusant !

— Y a-t-il des gens, là ou ailleurs, qui vous ont particulièrement marqué ?
Broodthaers, incontournable, Oldenburg aussi, et l'art conceptuel assez radical. Son aspect sec mêlé à une imagerie pop, à la poésie et à l'humour produit une fusion intéressante. C'est pour cela que j'ai fait un néon «art conceptuel spaghetti», un peu comme un générique pour signifier cette fusion, en référence au western spaghetti qui est une sorte de déviance du western classique.

— Vous adorez jouer la carte du décalage ?

C'est dans mon tempérament. C'est une réaction à un état dubitatif, un sursaut. C'est aussi le rapport à l'humour. Mais je ne prémédite pas des coups stylistiques pour avoir une image. Ça fait partie de mon langage personnel.

— Vous triturez des formes et des signes identifiables. Est-ce la transformation qui vous intéresse ?

Oui, car je me base sur des codes du quotidien. Je prends mon vocabulaire dans l'encyclopédie domestique et urbaine, je ne ferais pas de formes fantastiques. J'adore observer les incidents, voir des micro-choses se balader... C'est de l'anthropologie «homemade».

François Curlet & Donuts, «Spotless for connoisseurs», Maison rouge, 10, bd de la Bastille, 75012. Du 4 novembre au 22 janvier 2006.

CHARLIE BROWN, 2000

